

Colloque de Lisieux : « Construisons la basilique spirituelle »

Le message des saints du Carmel :

« Dieu, soleil et centre de nos vies »

Père Jean-Marie Laurier
Studium de Notre-Dame de Vie

Introduction

L'occasion et le titre du colloque offriront le point de départ de cette réflexion : Cinquantième anniversaire de la consécration de la basilique Sainte Thérèse de Lisieux ; « Construisons la basilique spirituelle ». Comme toute église de pierre, la basilique de Lisieux est un symbole évocateur d'un édifice spirituel, intérieur, chef d'œuvre de la grâce de l'Esprit et de la collaboration de la liberté humaine.

Saint Paul l'affirmait déjà aux premières communautés chrétiennes :

Vous êtes de la maison de Dieu. La construction que vous êtes a pour fondation les apôtres et les prophètes, et pour pierre d'angle, le Christ Jésus lui-même. En lui, toute la construction s'ajuste et grandit en un temple saint dans le Seigneur. En lui, vous êtes vous aussi intégrés à la construction pour devenir une demeure de Dieu dans l'Esprit¹.

Le message des saints et docteurs du Carmel illustre ces affirmations de la Révélation et prolonge cette certitude de la première communauté chrétienne : l'Eglise est la maison de Dieu, fondée sur le Christ et édiflée par l'Esprit ; chaque chrétien, comme pierre vivante de la construction², est lui-même appelé à devenir la demeure de Dieu. Demeure toute de splendeur déjà et qui, cependant, reste à construire dans la prière et l'action.

A – Beauté divine de la personne humaine

Dans le *Château intérieur*, Thérèse d'Avila témoigne de la beauté primordiale de l'âme³, « château intérieur » de Dieu, et du resplendissement progressif de la grâce dans le « château intérieur » d'une vie, de demeure en demeure, jusqu'à la splendeur de la septième⁴, la plus centrale et la plus intérieure. La sainte a recours au langage symbolique⁴, plus propre à traduire de par sa plasticité et sa richesse, le mystère des réalités intérieures :

1. Ep. 2,20-22

2. 1 P 2, 4-5

3. Dans cette étude, nous reprenons le terme thérésien « d'âme », en le comprenant dans le sens de « cœur » humain, de « personne humaine ». Il s'agit de l'homme en relation avec Dieu, dans la part la plus virginale de son être. C'est encore « l'âme épouse », membre vivant de l'Eglise épouse du Christ (cf. Ep 5,23-27 ; Ap 21,2,9-10).

4. De nombreuses études ont été faites sur le symbole thérésien du château. Montserrat Izquierdo Sorli en dresse l'inventaire dans sa thèse *Teresa de Jesús, una aventura interior*. Avila, Diputación provincial. Institución Gran Duque de Alba, 1993, p. 41-48. On peut mentionner, en langue française,

*Considérons notre âme comme un château, fait d'un seul diamant ou cristal très clair, où il y a beaucoup de pièces, comme au ciel il y a beaucoup de demeures*⁵.

*Considérons que ce château a de nombreuses pièces, les unes en haut, d'autres en bas, d'autres sur les côtés ; et au centre, au milieu de toutes, se trouve la pièce principale, où se passent les choses les plus secrètes entre Dieu et l'âme*⁶.

La comparaison se développe en véritable allégorie, évoquant par le chemin de ronde du château⁷, l'âme dans son orientation vers l'extérieur et son lien avec le corps. Les reptiles venimeux⁸ qui y fourmillent font référence à toutes les tentations du démon, au désordre des appétits et des désirs. Les gardes, gouverneurs et majordomes⁹, renvoient aux puissances ou facultés spirituelles de l'âme. Enfin, la porte du château¹⁰, l'oraison, ouvre sur la beauté de l'âme et la présence continuelle du roi divin qui l'habite. L'allégorie du château traduit donc au mieux « la grande capacité de l'âme »¹¹, son ampleur et sa profondeur :

*(...) nous pouvons considérer [l'âme], non pas comme quelque chose d'étriqué et de limité, mais comme un véritable monde intérieur, qui contient tous ces beaux appartements que vous avez vus*¹²,

redira Thérèse aux Septièmes Demeures. Elle précisera qu'il y a, dans les sept demeures qu'elle a choisi de décrire, beaucoup d'autres pièces : en bas, en haut, sur les côtés, avec de jolis jardins et des fontaines ...¹³

Des images complémentaires viennent se mêler à l'allégorie centrale du château. Elles sont évocatrices de la beauté, de la lumière de l'âme et de l'éclat de la grâce. Ainsi l'image du diamant ou du cristal très clair¹⁴ ou de la perle d'orient¹⁵. Elles sont aussi évocatrices de la joie, de l'intimité, de la communion, comme l'image de l'âme juste, « paradis où Dieu trouve ses délices »¹⁶, jardin avec ses fontaines, ses labyrinthes et autres choses délicieuses¹⁷. D'autres images, enfin, expriment la vie, la fécondité. Comme celle de l'âme « arbre de vie », qui ne se dessèche pas et porte des

de Robert Ricard, « Le symbolisme du Château intérieur chez sainte Thérèse », *Bulletin Hispanique*, t. LXVII (1965) p. 25-41.

5. *Château intérieur* I, 1, 1 / p. 814.

6. *Château intérieur* I, 1, 3 / p. 816.

7. *Château intérieur* I, 1, 5 / p. 818.

8. *Château intérieur* I, 2, 14 / p. 830 ; I, 1, 8 / p. 82.

9. *Château intérieur* I, 1, 5 / p. 818 ; I, 2, 4 / p. 823.

10. *Château intérieur* I, 1, 7 / p. 819.

11. *Château intérieur* I 1, 1 / p. 815.

12. *Château intérieur* VII, 1, 5 / p. 1029.

13. *Château intérieur* Concl. 3 / p. 1062.

14. *Château intérieur* I, 1, 1 / p. 814.

15. *Château intérieur* I, 2, 1 / p. 821.

16. *Château intérieur* I, 1, 1 / p. 814-815.

17. *Château intérieur* Concl. 3 / p. 1062.

fruits. Ceux-ci sont les bonnes œuvres, rendues agréables à Dieu et aux hommes, parce qu'elles procèdent de la source limpide de la grâce¹⁸.

Thérèse reconnaît, toutefois, les limites de ce réseau d'images, impuissantes à traduire toute la beauté et la grande capacité d'une âme. L'intelligence humaine, si déliée soit-elle, se trouve dépassée, comme devant le mystère même de Dieu. « Qu'il nous suffise de savoir de sa Majesté que [l'âme] a été créée à son image et ressemblance... », tranche la sainte. L'affirmation de Genèse 1, 26, qui éclaire d'abord le mystère de la relation originelle de l'homme avec son Créateur, vient éclairer également pour notre sainte, le mystère de cette relation nouvelle que la grâce établit avec Dieu dans le salut.

Il s'agit bien, en effet, de « l'âme du juste »¹⁹, de « celle qui n'est plus dans le péché »²⁰, mais « dans la grâce »²¹. Il ne faudra jamais oublier que la beauté de « l'âme juste » est le fruit de l'économie du salut déployée dans la Rédemption et les sacrements de l'Eglise. En tout cas, la comparaison du château, les images complémentaires du jardin ou paradis, du cristal ou diamant, témoignent d'une vision positive et optimiste de l'homme. N'est-ce pas, au fond, le réalisme catholique de la grâce et de l'intériorité du salut, qui permet à Thérèse de « considérer » la beauté et la dignité de l'homme, toujours « capable de Dieu », toujours « image de Dieu », et appelé à devenir « château intérieur de Dieu », malgré la blessure du péché, la fragilité dans la réponse à la grâce et les épreuves de la vie chrétienne ?

Ce qui importe à Thérèse, depuis les premières jusqu'aux septièmes Demeures, c'est de dévoiler la beauté des « choses intérieures »²².

*Nous savons – vaguement – par la foi, que nous avons une âme. Mais quels biens elle renferme, qui y habite, ou quelle est sa grande valeur ; cela nous ne le considérons guère. Ainsi nous n'avons guère le souci d'en conserver la beauté. Nous en restons à l'épaisseur de la monture du diamant ou au chemin de ronde de ce château, c'est-à-dire notre corps*²³.

L'ignorance de cette beauté lumineuse intérieure nous dénature et nous déshumanise. Si, en revanche, nous nous décidons à emprunter la porte de « l'oraison et de la considération », nous entrerons dans le château de notre âme et prendrons la mesure de sa beauté, de sa grande dignité. La force du symbolisme thérésien du château intérieur, – avec son réseau d'images complémentaires –, est de nous découvrir dans un même regard – un regard « synoptique » – non seulement la beauté de l'âme dans la grâce, mais aussi la présence centrale et essentielle de Celui qui en est l'origine, Dieu, Soleil de justice :

18. *Château intérieur* I, 2, 1-2 / p. 821-822.

19. *Château intérieur* I, 1, 1 / p. 814.

20. *Château intérieur* I, 2, 14 / p. 830.

21. *Château intérieur* I, 2, 2 / p. 822.

22. *Relations* 4,19 / p. 515

23. *Château intérieur* I, 1, 2 / p. 815-816.

Au centre de l'âme, il faut considérer la source et ce soleil resplendissant ; il ne perd pas sa splendeur et sa beauté ; il est toujours au-dedans d'elle ; et rien ne peut ternir sa beauté²⁴.

Il ne faut pas imaginer ces demeures les unes après les autres, comme rangées en enfilade. Mais portez votre regard au centre. C'est la pièce ou le palais où se trouve le Roi. (...) Autour de cette pièce, il y en a beaucoup d'autres, et au-dessus, de même (...) à toutes les parties de l'âme se communique ce soleil qui se trouve dans le palais²⁵.

S'il faut « considérer l'âme dans sa plénitude, son ampleur et sa grandeur »²⁶, c'est donc en vertu de cette présence divine, centrale et essentielle, diffusive et agissante. C'est en référence continue au soleil divin donnant chaleur aux œuvres de l'âme et les rendant agréables. Et ce n'est sans doute pas le moindre mérite de sainte Thérèse que d'avoir découvert au centre du château intérieur de l'âme – de l'homme qui, à partir de la Renaissance, s'est fait un peu le centre du monde – le Soleil de Dieu, soleil rayonnant de justice, source permanente de la lumière et de la beauté intérieure de la personne humaine²⁷. Il s'agit donc d'une beauté relative, d'une beauté reçue, d'une intériorité relationnelle et sacrée. Car l'âme peut avoir sa conversation²⁸ avec Dieu lui-même qui l'habite, et recevoir de Lui, dans ce dialogue intérieur, les mots pour lui répondre.

B) L'oraison : rencontre de foi et d'amour

Dans le commentaire définitif de son *Cantique spirituel*, Jean de la Croix s'adresse à tout homme en quête de Dieu et aspirant à le voir face à face dans la pleine lumière. Il le prend par la main²⁹ et le conduit jusqu'au « lieu » où, dans la condition de la vie présente, se « cache le Verbe Fils de Dieu, l'Époux de l'âme » :

Eh bien donc, ô âme, la plus belle d'entre les créatures de Dieu, toi qui désires si ardemment savoir où se trouve ton Bien-Aimé, afin de le chercher et de t'unir à lui, voici qu'on te le dit : tu es toi-même la demeure où il habite, la retraite où il se cache. Quelle joie, quelle consolation pour toi ! Ton trésor, l'objet de ton espérance, est si proche de toi qu'il est en toi même, ou pour mieux dire, tu ne saurais être sans lui. Ecoute l'Époux lui-même te le dire : « Voici que le Royaume de Dieu est au-dedans de vous » (Luc 17,21). Et l'Apôtre saint Paul

24. *Château intérieur* I, 2, 3 / p. 822.

25. *Château intérieur* I, 2, 8 / p. 825-826.

26. *Château intérieur* I, 2, 8 / p. 826.

27. C'est ce qu'affirmait Jean-Paul II, dans son message télévisé du 15 octobre 1982, à l'Espagne : « Devant la révolution culturelle de la Renaissance qui s'enracinait en dernier ressort dans la substitution de l'idée de Dieu par celle de l'homme comme mesure et lumière de la création (...), Thérèse de Jésus entreprit le chemin de l'intériorité. Ainsi elle progresse prodigieusement par les demeures de son château personnel jusqu'à parvenir au centre où Dieu réside. Et ainsi elle parvient au plus profond, au plus vrai de l'homme : la présence active et amoureuse de Dieu en lui ». (*Osservatore Romano*, 26 octobre 1982, p. 2).

28. La définition thérésienne de l'oraison, reprise par le *Catéchisme de l'Église Catholique* (n°2709), est toute de simplicité et de souplesse : « L'oraison mentale n'est, à mon avis, qu'un échange d'amitié, où l'on s'entretient souvent, seul à seul, avec celui dont on se sait aimé » (*Vie* 8,5 / p.82).

29. *Cantique spirituel* B 1,6

son serviteur, nous dit de son côté : « Vous êtes le temple de Dieu » (2 Co 6,16³⁰).

La personne humaine se découvre ainsi habitée par Dieu. Une telle présence signifie non seulement que le Créateur est chez lui dans sa créature, qu'il la touche et la soutient en son Verbe, mais que des relations mutuelles, une rencontre, sont possibles, afin que la créature apprenne à être chez elle en Dieu. Dieu devient, selon l'expression du commentaire de la première strophe de la *Vive flamme d'amour*, « le centre de l'âme »³¹. Nommer Dieu « le centre de l'âme », c'est évoquer de manière symbolique, le lieu non localisable de l'impact divin en l'homme et de la réceptivité de l'homme. C'est souligner le dynamisme et l'exigence intérieure qui attirent graduellement la personne humaine vers son Créateur et Sauveur. C'est mettre en valeur ce qui la définit : une capacité d'ouverture, d'accueil, de relation et de communion. C'est encore annoncer sa vocation unique, c'est-à-dire divine, et sa dignité transcendante³². Le dynamisme intérieur est l'amour diffusé, entretenu, purifié et rendu incandescent par la flamme de l'Esprit Saint qui est donné à tout homme justifié par la foi dans le Christ³³.

Cherche ton Epoux dans la foi et l'amour, sans te satisfaire, ni goûter, ni comprendre rien d'autre que ce que tu dois savoir. Ce sont les deux guides d'aveugle qui te conduiront, par des chemins inconnus, jusqu'aux profondeurs de Dieu³⁴.

L'oraison au Carmel est une recherche d'espérance, une rencontre dans la foi et l'amour avec Quelqu'un, le Dieu vivant. Le Christ Jésus en devient toujours plus le soleil et le centre. Nous allons préférer à l'enseignement didactique des saints du Carmel, deux témoignages convaincants de ces maîtres de la prière chrétienne présentés par Jean-Paul II à l'Eglise du nouveau millénaire³⁵.

D'abord, la « Prière de l'âme qui aime » constitue l'un des premiers textes écrits de Jean de la Croix³⁶, prononcée ou plutôt exhalée dans la solitude du couvent du Calvario, perdu au milieu des oliveraies d'Andalousie, vers 1578-79. Cette prière épouse immédiatement le mouvement des vertus théologiques- ou plus rigoureusement « théologiques »- que sont la foi, l'espérance et la charité³⁷. La prière de frère Jean de

30. *Cantique spirituel* B 1,7.

31. *Vive flamme d'amour* 1,9-12 / p. 923-924

32. On ne peut pas s'empêcher de penser aux affirmations postérieures du Concile Vatican II dans le chapitre premier de la Constitution pastorale *Gaudium et spes*, n°22,5 notamment, repris en 92,5.

33. Cf. Rm 5,5

34. *Cantique spirituel* B 1,11.

35. Cf. Jean-Paul II, *Au début du nouveau millénaire*, n°33.

36. « *Oración de alma enamorada* ». Le texte figure dans le seul recueil autographe qui ait été conservé du saint, à la collégiale d'Andújar, *Paroles de lumière et d'amour*, n°26 (*Avis et Maximes*, p. 1182). Une belle étude - en espagnol - de ce texte a été publiée récemment par José Vicente Rodríguez, *Míos son los cielos* (Logos 73), Madrid, Editorial de Espiritualidad, 2002, p.13-161. Le reste de l'étude porte sur sept autres Paroles de lumière et d'amour.

37. Saint Paul a montré, en 1 Co 13,13, la supériorité et la permanence de « ces trois » sur les charismes départis aux membres de la communauté chrétienne en vue du bien de tous.

la Croix est essentiellement un « je crois en toi », un « j'espère en toi », un « je t'aime ». Et elle exprime à la fois la réalité et l'ampleur de notre communion présente et personnelle, avec Dieu dans le Christ Jésus, avec la totalité de son mystère et de ses mystères.

Seigneur Dieu, mon bien-Aimé, si tu te souviens encore de mes péchés pour ne pas faire ce que je te demande, accomplis en eux ta volonté, car c'est ce que je veux le plus ; exerce ta bonté et ta miséricorde et tu seras connu en eux.

Et si ce sont mes œuvres que tu attends pour répondre par ce moyen à ma demande, donne-les moi et réalise-les en moi, ainsi que les souffrances que tu voudras accepter, et que cela se fasse. Mais si tu n'attends pas mes œuvres, qu'attends-tu, mon Seigneur très clément ?

Pourquoi tardes-tu ? Car enfin si c'est une grâce et miséricorde que je te demande en ton Fils, prends ma piécette, puisque tu la veux, et donne-moi ce bien, puisque tu le veux aussi.

Qui pourra s'affranchir des manières basses et limitées, si toi, mon Dieu, tu ne l'élèves jusqu'à toi dans la pureté de l'amour ? Comment s'élèvera jusqu'à toi l'homme engendré et créé dans la bassesse, si tu ne l'élèves, toi Seigneur, de cette même main avec laquelle tu l'as fait ?

C'est l'espérance qui constitue le mouvement premier de cette prière de l'âme ; l'espérance motivée par la seule bonté et miséricorde de Dieu et rendue plus pure par la reconnaissance de l'indigence, de la bassesse, la confession du péché. L'espérance est désir et attente de la venue de Dieu qui peut élever et combler. Pourtant, elle ne se croise pas les bras, elle offre la part de courage et de constance, « la piécette », qui rappelle l'obole de la veuve pauvre de l'Évangile³⁸.

Tu ne m'ôteras pas, mon Dieu, ce que tu m'as donné une fois pour toutes en ton Fils Unique Jésus-Christ, en qui tu m'as donné tout ce que je veux. Aussi je me réjouirai : tu ne tarderas pas si j'espère. Et toi qu'attends-tu, puisque dès à présent, tu peux aimer Dieu de tout ton cœur ?

Les cieux sont miens, et la terre mienne, les nations sont miennes, les justes sont miens, et miens les pécheurs ; les anges sont miens, et la Mère de Dieu et toutes choses sont miennes ; Dieu lui-même est mien et pour moi, parce que le Christ est mien et tout entier pour moi.

Alors, que demandes-tu et cherches - tu, mon âme ? Tout cela est tien et tout entier pour toi. Ne t'arrête pas aux miettes qui tombent de la table de ton Père. Sors et glorifie-toi de ta gloire. Cache-toi en elle, jouis, et tu obtiendras ce que ton cœur demande.

La certitude de la foi répond au gémissement de l'espérance, pour l'épanouir en confiance. L'homme qui, dès ici-bas, reçoit dans la foi, le don du Fils unique, trouve en lui absolument tout, tout le mystère de Dieu et toute la création visible et invisible, toute l'humanité, pécheurs et justes, et spécialement la Vierge Marie. La

38. Mc 12,41-44 ; Lc 21,2-4.

conséquence, clairement affirmée par Jean de la Croix, est que dans la prière, on ne doit rien rechercher en dehors de Jésus, ni s'attacher à moins que Jésus. L'affirmation « le Christ est mien et tout entier pour moi », exprime la conscience qu'a le saint de communier par l'amour de charité à tout le mystère de Jésus, vrai Dieu et vrai homme, et à tous les mystères qu'Il a accomplis pour notre salut. Ce cri de foi et d'amour commande la réponse incontournable : celle de la réciprocité de l'amour et du don : « sors », « ne t'arrête pas aux miettes », « cache-toi en cette gloire », « tu peux aimer dès maintenant de tout ton cœur » ! Amour de réciprocité et relation d'amitié, cœur à cœur déjà possible, avant le face à face du ciel.

L'appel de Jean de la Croix trouve la mise en œuvre la plus éloquente probablement, la plus simple certainement, dans la prière de Thérèse de Lisieux, qu'elle décrit à sa sœur Marie du Sacré-Cœur, lors de sa dernière retraite, le 8 septembre 1896, sous la forme de la « Parabole du petit oiseau, du soleil et de l'aigle divins ». Ce sont les folios 4 v° à 5 v°, finale de cette prière à Jésus qu'est le *Manuscrit B* : « En écrivant, c'est à Jésus que je parle, cela m'est plus facile pour exprimer mes pensées... »³⁹.

La question initiale découvre l'élan de l'espérance :

Comment une âme aussi imparfaite que la mienne peut-elle aspirer à posséder la plénitude de l'amour ?... O Jésus ! mon premier, mon seul Ami, toi que j'aime UNIQUEMENT, dis-moi quel est ce mystère ?... Pourquoi ne réserves-tu pas ces immenses aspirations aux grandes âmes, aux aigles qui planent sur les hauteurs ?... Moi, je me considère comme un faible petit oiseau couvert seulement d'un léger duvet ; je ne suis pas un aigle, j'en ai simplement les YEUX et le CŒUR, car malgré ma petitesse extrême, j'ose fixer le Soleil Divin, le Soleil de l'Amour et mon cœur sent en lui toutes les aspirations de l'Aigle... Le petit oiseau voudrait voler vers ce brillant soleil qui charme ses yeux, il voudrait imiter les Aigles ses frères qu'il voit s'élever jusqu'au foyer divin de la Trinité Sainte...

Le mystère est précisément dans cette antinomie⁴⁰ acceptée : d'une part, grandeur, immensité, des aspirations à la possession, à la plénitude, à un amour comblant, ou en langage plus symbolique, désir de voler, d'être un aigle et de s'élever jusqu'au soleil, et d'autre part, conscience de la petitesse personnelle, lucidité sur l'imperfection et la faiblesse, exprimées par la métaphore du petit oiseau, faible, au duvet léger. L'espérance, qui est élan vers le bien promis, un bien difficile, mais possible d'atteindre, apparaît comme la condition et le moteur de l'oraison de Thérèse : « j'ai les yeux et le cœur de l'aigle, malgré ma petitesse, j'ose fixer le Soleil de l'Amour ». Audace et assurance toutes pauliniennes, qui rendent possible le regard et la pénétration de la foi (les yeux de l'aigle), ainsi que l'amour qui se laisse « charmer » par le soleil divin. Elle dira plus loin : « c'est toi l'Aigle adoré qui m'attires (...) le petit oiseau veut être fasciné par ton regard divin ».

39. *Manuscrit B*, 1 v°.

40. Dans sa synthèse *Je veux voir Dieu* (Venasque, Editions du Carmel, 1988-7), p. 1033-1034, le Père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus désigne par le terme « antinomies », les oppositions apparentes caractéristiques de l'expérience spirituelle et de l'amour divin dans ses œuvres ici-bas : « Il s'incarne et divinise, il répand la joie et la tribulation, il produit une lumière qui est obscurité ». Le saint « est plongé dans l'œuvre de l'amour et en son expérience, il trouve une lumière qui aveugle l'intelligence, mais réduit toutes les antinomies ».

Il n'y a pas d'équivoque possible : dès le début, il s'agit du Christ : « Jésus premier et unique ami », Jésus au centre de l'oraison de Thérèse, et de même, dans la dernière séquence de la parabole : Jésus, « l'Aigle » contemplé par le petit oiseau « au centre du Soleil de l'Amour » ; « le Verbe divin », comme deuxième Personne, au centre de la Trinité Sainte; Jésus, « l'Aigle adoré », Un de la Trinité, qui, dans le mouvement de descente⁴¹ propre à l'amour⁴², « s'élançant vers la terre d'exil a voulu souffrir et mourir, afin d'attirer les âmes jusqu'au sein de l'Éternel Foyer de la Trinité bienheureuse » et « remontant vers l'inaccessible lumière qui sera désormais son séjour, reste encore dans la vallée de larme, caché sous l'apparence d'une blanche hostie ». Le texte est « à tu et à toi » évidemment ! La foi et l'amour de Thérèse se concentrent sur tout le mystère et les mystères du Christ, sa préexistence en Dieu, son incarnation, sa passion, sa mort, ascension, sa présence réelle, permanente dans le sacrement de l'Eucharistie.

Dans une conférence qui servait de conclusion aux Journées Thérésiennes de 1947 à Paris, le Père Marie-Eugène de l'Enfant-Jésus, observait que nous pouvons nous arrêter aux incidents qui semblent troubler la prière du petit oiseau thérésien : il ne peut pas soulever ses ailes, les nuages viennent lui cacher l'Astre d'amour, il est assailli par la tempête intérieure, « il lui semble ne pas croire qu'il existe autre chose que les nuages qui l'enveloppent », « il se laisse distraire de son unique occupation ... s'occupe des bagatelles de la terre », « il sommeille et s'endort même, croyant toujours fixer son astre chéri ». Nous pouvons faire nôtres les moyens qui remédient à la pauvreté de l'activité du petit oiseau, car dans la prière de Thérèse nous relisons quelque chose de la nôtre. Pourtant, l'essentiel n'est pas là, mais – affirme nettement le Père Marie-Eugène – dans « ce regard qui fait l'oraison et qui utilise tout, force et faiblesse sécheresses et consolations, distractions et sommeil, pour affirmer sa constance et exprimer l'amour dont il est chargé »⁴³. Le petit oiseau « reste là, quand même » à « fixer » le Soleil (Thérèse emploie 5 fois le verbe *fixer*). C'est la prière contemplative⁴⁴ par excellence, une prière pauvre et simple, une prière toute christocentrée, qui sait durer dans le temps et devenir fidélité.

Beaucoup d'aspects de la prière de Thérèse retiendraient encore notre attention, notamment la solidarité du « petit oiseau » avec les « aigles » - au pluriel -, ses frères, les anges et les saints. Nous nous limiterons à cette articulation qu'elle découvre entre le « regard » inlassable de la foi aimante, qui apparaît au fond comme la seule méthode carmélitaine d'oraison, et le « faire », faire des choses, de grandes

41. L'image de l'aigle veillant et déployant ses ailes sur ses petits, pour les prendre avec lui jusque dans les hauteurs des cieux, traduisait déjà dans le Cantique attribué à Moïse (Deutéronome 32,10-13) la sollicitude de Dieu pour le peuple qu'il s'était choisi, qu'il avait libéré de la servitude d'Égypte et qu'il formait dans le désert. Dans le *Cantique spirituel* B,31,8, Jean de la Croix évoque par le même symbolisme « l'aigle des hauteurs qui s'est abaissé pour nous regarder et provoquer le vol de notre amour, en lui donnant valeur et force pour cela ». Cet oiseau divin se laisse « blesser par l'œil de notre foi » et « prendre au cheveu de notre amour ».

42. *Manuscrit A*, folio 2, v°. Cf. *Manuscrit B*, folio 3 v°.

43. Père Marie-Eugène, *Ton amour a grandi avec moi*. Un génie spirituel, Thérèse de Lisieux. Venasque, Editions du Carmel, 1987, p. 150

44. Le Père Marie-Eugène, *op. cit.*, p. 151, recourt à la définition de saint Thomas d'Aquin (*Somme théologique* IIa IIae Q. 180 a. 3 ad 1um) complétée par ses commentateurs carmes de Salamanque au XVII^e siècle : « La contemplation est un regard simple sur la vérité sous l'influence de l'amour ».

choses qui répondent à la folie de l'amour de Dieu. Prière contemplative et action efficace : comment les articuler ?

Ah ! pour toi, je le sais, les saints ont fait des folies, ils ont fait de grandes choses puisqu'ils étaient des aigles... Jésus, je suis trop petite pour faire de grandes choses ...et ma folie à moi, c'est d'espérer que ton amour m'accepte comme victime ...Ma folie consiste à supplier les Aigles mes frères, de m'obtenir la faveur de voler vers le Soleil de l'Amour avec les propres ailes de l'Aigle divin...

C'est dans l'influx, le rayonnement, le déploiement de l'amour du Christ, que Thérèse entend situer toute sa réponse à la grâce. Une réponse active et effective, dans le moindre détail de la vie, comme elle en témoignera dans le *Manuscrit C*, mais une réponse qui est d'abord offrande, don de soi, participation réelle à l'Amour reconnu en sa source et accueilli en sa primauté :

Aussi longtemps que tu le voudras, ô mon Bien Aimé, ton petit oiseau restera sans forces et sans ailes, toujours il demeurera les yeux fixés sur toi, il veut être fasciné par ton regard divin, il veut devenir la proie de ton amour...

Dans cette offrande, « l'extrême petitesse » de l'homme, dans son être et son agir, est touchée, saisie, par « l'infinie grandeur »⁴⁵ de l'amour de Dieu. Sans jamais quitter la petitesse et la faiblesse, Thérèse va communier à la grandeur et à la puissance de l'Amour qui est en Dieu, de l'Amour qu'est Dieu.

Dieu, soleil et centre de nos vies, racine et source permanente de notre agir, de nos actions les plus ordinaires, les plus petites, qui en reçoivent dès lors une mesure, un sens et une fécondité infinis : avec Thérèse, nous trouvons exprimée l'une des dimensions les plus profondes de la mission du Carmel dans l'Eglise et dans le monde. Ce veut être le dernier point de la réflexion.

C) L'action humaine dans la grâce : petitesse extrême et infinie grandeur

- Thérèse d'Avila, ou « la grande entreprise d'une petite femme misérable ».

Au commencement de sa réforme spirituelle, dans ce qui deviendra une sorte de manuel des carmels thérésiens, le *Chemin de perfection*, Thérèse d'Avila s'emploie à convaincre ses sœurs de la grandeur de l'idéal qui les a réunies au monastère de Saint Joseph. Le Carmel de France, qui fête les 400 ans de l'arrivée des « carmélites thérésiennes », sait que cet idéal n'est rien moins que la prière efficace pour l'unité et la sainteté de l'Eglise :

(...) J'avais appris les malheurs de la France - écrit Thérèse - et les ravages qu'y avaient faits ces Luthériens et combien se développait cette malheureuse secte. J'en eus beaucoup de chagrin, et comme si je pouvais quelque chose ou j'eusse été quelque chose, je pleurais devant le Seigneur et je le suppliais de porter remède à un si grand mal. Il me semble que j'aurais donné mille vies pour sauver une seule âme parmi celles que je voyais se perdre là-bas.

Me voyant femme et misérable, dans l'impossibilité d'être utile au Seigneur comme je l'aurais voulu, et alors qu'il a tant d'ennemis et si peu d'amis, je

45. Expressions de François-Marie Léthel, dans *Connaître l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance*. La théologie des saints. Venasque, Editions du Carmel, 1989, p. 495-514.

n'aspirais et n'aspire encore qu'à ce que ces derniers soient excellents, je me déterminai à faire le tout petit peu qui dépendait de moi, c'est-à-dire, suivre les conseils évangéliques avec toute la perfection possible et faire en sorte que les quelques sœurs qui sont ici fassent de même.

Celles-ci étant telles que mes désirs se les représentaient, mes fautes passeraient inaperçues parmi leurs vertus et je pourrais ainsi contenter le Seigneur en quelque chose. Toutes occupées à prier pour les défenseurs de l'Église, pour les prédicateurs et les théologiens qui la soutiennent, nous aiderions, dans la mesure de nos forces, ce cher Seigneur qui se voit harcelé par ceux-là mêmes à qui il a fait tant de bien, puisqu'il semble que ces traîtres voudraient le remettre en croix, et ne pas lui laisser où reposer la tête⁴⁶.

Thérèse accepte avec réalisme sa condition de femme dans l'Église de son temps : l'action apostolique lui est impossible. Elle fera simplement ce qui lui est possible, par vocation : tendre à la perfection des conseils évangéliques. La conscience très vive qu'elle a acquise de sa misère morale ne parvient pas à étouffer son désir ardent du salut des chrétiens et sa confiance en la puissance d'intercession de la communauté, qui compense toutes les indignités personnelles. Toute femme et misérable qu'elle soit, elle n'hésite pas à épouser la cause du Christ et de son Église, la seule qui mérite le don d'une vie. Aussi les carmélites ne perdront-elles pas de temps en demandes matérielles, affaires d'argent ou d'intérêts :

Le monde est en feu ; on veut de nouveau juger le Christ, comme on dit ; on lève contre lui mille faux témoignages, et l'on veut mettre son Église par terre (...). Non, mes sœurs, ce n'est pas le moment de traiter avec Dieu d'affaires de peu d'importance⁴⁷.

Dans la bataille que livre l'Église du Christ, les forces ne se trouvent pas dans les armes temporelles mais dans la qualité des défenseurs de la vérité. Thérèse fait cette comparaison guerrière, qui évoque l'histoire d'Avila pendant la reconquête chrétienne :

(...) en temps de guerre, lorsque les ennemis ont occupé toutes les terres, le seigneur est contraint de se réfugier dans une ville, qu'il fait bien fortifier. Et de là, il se lance contre les ennemis. Et ceux qui sont dans la ville, parce que ce sont des gens d'élite, peuvent à eux seuls plus que beaucoup de soldats sans courage. Souvent on obtient la victoire de cette manière-là. (...) Mes sœurs, ce que nous devons demander à Dieu, c'est que, dans ce petit château où sont retranchés les bons chrétiens, aucun ne passe plus à l'ennemi et que les capitaines de ce château ou ville, soient très avancés sur le chemin du Seigneur ; ce sont les prédicateurs et les théologiens (...) Efforçons-nous donc d'être telles que nos prières méritent d'aider ces serviteurs de Dieu qui ont travaillé à se fortifier par l'étude et une vie sainte pour aider aujourd'hui le Seigneur⁴⁸.

46. *Chemin de perfection* 1,2 / p. 583-584.

47. *Chemin de perfection* 1, 5 / p. 585.

48. *Chemin de perfection* 3,2 / p. 594.

*Vous venez de voir mes filles la grande entreprise que nous voulons mener à bien. De quelles qualités devons-nous faire preuve, pour qu'aux yeux de Dieu et du monde, nous ne soyons pas considérées comme bien présomptueuses?*⁴⁹

Ainsi, par la qualité de la prière et la sainteté de vie, Thérèse et ses sœurs se sentent-elles placées, malgré les limites de la clôture, au cœur de la bataille pour le Christ et son Église. La préoccupation, certes louable, mais trop mesquine, du salut personnel doit s'estomper devant ce vaste horizon ecclésial de la prière :

*Ce que je vous demande maintenant de demander à Dieu, – et moi, quoique misérable – je le demande à Sa Majesté avec vous, c'est qu'Il nous écoute en ce que j'ai dit, car c'est pour sa gloire et le bien de son Église : là tendent tous mes désirs*⁵⁰.

Les moyens modestes mis en œuvre par Thérèse : « faire ce petit peu qui était en mon pouvoir », dans « ce petit recoin où l'on garde la règle de Notre-Dame », ne doivent pas nous dissimuler la grandeur de l'idéal proposé et la conviction que la prière et la sainteté sont les grands moyens de faire avancer le Royaume de Dieu.

Quelque dix ans plus tard, en 1577, ces lignes de feu recevront une confirmation magistrale dans les toutes dernières pages de la synthèse du message thérésien qu'est le *Château intérieur*. Les Septièmes Demeures développent alors les plus belles dimensions de la sainteté chrétienne : la personne humaine vit de manière habituelle en présence de la Trinité, dans une grande paix et liberté intérieures, dans une alliance indéfectible avec le Christ qui s'est fait serviteur de tous, et dans l'amour effectif du prochain :

*Tâchez, mes sœurs, exhorte la sainte, d'être la plus petite et l'esclave de toutes, en cherchant comment et par quel moyen, vous pouvez leur faire plaisir et les servir. Car tout ce que vous ferez en ce domaine, c'est pour vous plus que pour elles que vous le faites, en posant des pierres aussi solides, afin que votre château ne s'écroule pas*⁵¹.

C'est qu'une objection a surgi, d'ailleurs sérieuse : quand on ne peut pas prêcher ni enseigner, comment peut-on rapprocher de Dieu d'autres « âmes » ? Comment faire pour que nos désirs de service universel, à la suite du Christ crucifié et serviteur, ne sombrent pas dans l'impossible, l'irréalisable, dans ce qui serait une mégalomanie spirituelle ? Le devoir nous impose d'être utiles en premier à ceux qui vivent avec nous, répond la sainte. Ne bâtissons pas de tour sans fondement ! En servant nos frères avec charité, en les édifiant par notre humilité et notre renoncement, nous maintenons ou réveillons en eux l'amour du Seigneur. Cela est toujours possible et réaliste. Thérèse se montre encourageante :

*Sa Majesté verra que vous auriez pu faire beaucoup plus et ainsi vous serez récompensées comme si vous lui aviez amené beaucoup d'âmes*⁵².

49. *Chemin de perfection* 4,9 / p. 600.

50. *Chemin de perfection* 3,5 / p. 597.

51. *Château intérieur* VII, 4, 8 / p. 1054.

52. *Château intérieur* VII, 4, 14 / p. 1059.

La valeur de ces œuvres d'humble service fraternel se trouve dilatée jusqu'à l'infini du mérite du Christ :

Le Seigneur ne regarde pas tant la grandeur des œuvres que l'amour avec lequel on les fait. Si nous faisons ce que nous pouvons, Sa Majesté fera que nous puissions de plus en plus. (...) Offrons en cette vie, le sacrifice intérieur et extérieur, Sa Majesté l'unira à celui qu'Il a offert pour nous sur la Croix à son Père pour qu'il ait la valeur que notre amour aura mérité, même si les œuvres sont petites⁵³.

Tel le message ultime des Septièmes Demeures, sur la valorisation merveilleuse et la promotion des œuvres de l'homme dans la grâce, sur leur portée ecclésiale, universelle, malgré leur petitesse, ou plutôt, dans leur petitesse unie à la grandeur infinie de l'offrande du Christ. Ainsi le « château intérieur » de la sainte d'Avila paraît bien déboucher sur « la petite voie » de Thérèse de Lisieux !

- **Thérèse de Lisieux : la parabole de l'enfant qui jette des fleurs en chantant (Manuscrit B, folio 4)**

Cette parabole suit la découverte que fait Thérèse de sa place dans le cœur de l'Eglise : être l'Amour, rejoindre et réaliser ainsi toutes les vocations, voir ainsi toutes ses espérances accomplies. Elle précède immédiatement la parabole du petit oiseau qui a retenu notre attention. Comme enfant de l'Eglise - Epouse, Thérèse demande l'amour, ne sait plus et ne veut plus qu'aimer. D'un amour, effectif, et pas seulement affectif, un amour agissant, un amour en œuvre(s). Thérèse se pose la question qui a hanté la Réforme protestante et la réponse catholique du Concile de Trente et des siècles suivants de la vie de l'Eglise : la nécessité et la valeur des œuvres, c'est-à-dire, très profondément, de notre action dans la grâce et selon la grâce, pour seconder la grâce.

La réponse de Thérèse prolonge explicitement les affirmations de Thérèse d'Avila : « Mais comment [le petit enfant] témoignera-t-il son amour, puisque 'l'amour se prouve par les œuvres' ? »⁵⁴ et de Jean de la Croix : « O mon Jésus ! je t'aime, j'aime l'Eglise ma mère, je me souviens que 'Le plus petit mouvement de pur amour lui est plus utile que toutes les œuvres réunies ensemble'⁵⁵, mais le pur amour est-il bien dans mon cœur »? La réponse de Thérèse, comme enfant de l'Eglise, part de l'évidence de sa petitesse :

Les œuvres éclatantes lui sont interdites, il ne peut prêcher l'Evangile, verser son sang ...mais qu'importe, ses frères travaillent à sa place et lui, petit enfant, il se tient tout près du trône du Roi et de la Reine, il aime pour ses frères qui combattent ...Mais comment témoignera-t-il son amour (...) ? Eh bien, le petit enfant jettera des fleurs, il embaumera de ses parfums le trône royal, il chantera de sa voix argentine le cantique de l'Amour...

Réponse symbolique, qui ne donne pas encore pleine satisfaction. Thérèse poursuit :

53. *Château intérieur* VII, 4, 15 / p. 1059.

54. *Château intérieur* III, 1, 7 / p. 851

55. *Cantique spirituel* B, 29, 2

Oui mon Bien-Aimé, voilà comment se consumera ma vie...Je n'ai d'autre moyen de te prouver mon amour, que de jeter des fleurs, c'est-à-dire de ne laisser échapper aucun petit sacrifice, aucun regard, aucune parole, de profiter de toutes les plus petites choses et de les faire par amour ...Je veux souffrir par amour et même jouir par amour, ainsi je jetterai des fleurs devant ton trône, je n'en rencontrerai pas une sans l'effeuiller pour toi ... puis en jetant mes fleurs je chanterai (pourrait-on pleurer en faisant une aussi joyeuse action ?) je chanterai, même lorsqu'il me faudra cueillir mes fleurs au milieu des épines et mon chant sera d'autant plus mélodieux que les épines seront longues et piquantes.

Jésus, à quoi te serviront mes fleurs et mes chants ?...Ah ! je le sais bien, cette pluie embaumée, ces pétales fragiles et sans aucune valeur, ces chants d'amour du plus petit des cœurs te charmeront, oui, ces riens te feront plaisir, ils feront sourire l'Eglise triomphante, elle recueillera mes fleurs effeuillées par amour et les faisant passer par tes Divines Mains, ô Jésus, cette Eglise du ciel, voulant jouer avec son petit enfant, jettera elle aussi, ces fleurs ayant acquis par ton attouchement divin une valeur infinie, elle les jettera sur l'Eglise souffrante afin d'en éteindre les flamme, elle les jettera sur l'Eglise combattante afin de lui faire remporter la victoire !...

Le génie spirituel de Thérèse s'affirme sur deux axes essentiels. La petitesse extrême de l'activité humaine : « ces riens », « jeter des fleurs », « en effeuiller les pétales fragiles », reçoit une valeur infinie en passant, en étant touchée par les mains du Christ Jésus. Expression très juste de ce qu'est « le mérite des bonnes œuvres »⁵⁶, c'est-à-dire, la valeur des plus petites choses de notre vie terrestre vécues dans la communion avec Jésus, dans l'amour de Jésus. Et lui-même, le Christ, est en personne, au centre de cette communion des saints, personnes et choses saintes, qu'est l'Eglise, dans toutes ses dimensions : l'Eglise du ciel, partie la plus agissante et efficace, l'Eglise souffrante, encore en purification, et l'Eglise en chemin sur la terre. Par ce centre christologique, la moindre des actions trouve une valeur ecclésiale et une portée universelle. Illustration splendide, vérification symbolique et concrète, du message ultime du *Château intérieur* de Thérèse d'Avila, ainsi que de la théologie contemplative de l'amour et de l'action chrétienne développée par Jean de la Croix dans sa synthèse du *Cantique spirituel*.

« (...) en jetant mes fleurs, je chanterai (pourrait-on pleurer en faisant une aussi joyeuse action ?), je chanterai, même lorsqu'il me faudra cueillir mes fleurs au milieu des épines ... » : retenons, en dernière analyse, cette note de joie qui naît de la mesure d'infini atteinte dans la petitesse extrême et jusque dans la souffrance de l'action.

Conclusion

Le Christ, soleil illuminant cette basilique spirituelle qu'est le cœur ou l'âme humaine. Basilique, en raison de sa grandeur, de sa beauté reçue de Dieu même, dans la création et le salut. Construction spirituelle qui s'élève, s'approfondit, s'agrandit au fil d'une existence entière, dans un culte authentique, une relation vivante de foi, d'espérance et d'amour avec Celui qui en est l'hôte et le centre, et dans une offrande

56. Cf. Concile de Trente, *Décret sur la justification*, chapitre 16.

qui confère une valeur infinie à l'action la plus infime. Le message des saints et docteurs du Carmel ne vérifie-t-il pas l'assertion de Charles Péguy : « Le christianisme a mis l'infini partout »⁵⁷ ? Notre culture sécularisée, notre société hédoniste, n'y aspireraient-elles pas encore ?

57. Charles Péguy, *Véronique. Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*. Pr, p. 422 (Bibliothèque de la Pléiade).